



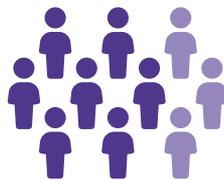
HANDICAP & STÉRÉOTYPES **CHANGER DE REGARD**

Malgré d'indéniables avancées, le regard porté par notre société sur les personnes en situation de handicap reste entaché de nombreuses idées reçues et de stéréotypes négatifs. Sources de discriminations, de violence, de mal-être, cette perception dévalorisante pèse lourd sur le quotidien des intéressé(e)s. Comme le souligne un récent rapport de la Commission nationale consultative des droits de l'Homme, déconstruire les stéréotypes est une étape fondamentale vers l'affirmation des droits.

● DOSSIER RÉALISÉ PAR
ETIENNE GUILLERMOND



des Français estiment que le handicap est un obstacle au bonheur et à une vie épanouie.



Près d'un tiers des moins de 35 ans estime que les personnes handicapées sont une charge pour la société et qu'elles coûtent trop cher à la société française.



des Français estiment que la présence d'un enfant handicapé dans une classe est une chance pour les autres élèves.



Changer de regard sur le handicap ». D'année en année, au gré des journées internationales et des semaines européennes, associations, pouvoirs publics, acteurs spécialisés invitent le grand public à appréhender différemment les personnes en situation de handicap et à laisser de côté leur préjugés. Mais les stéréotypes ont la vie dure et les discours sur la société inclusive peinent à infléchir certaines idées reçues solidement ancrées. Selon un rapport publié en décembre dernier par la Commission nationale consultative des droits de l'Homme (CNDCH), sur la base d'une enquête réalisée au printemps 2021 (*voir encadré*), 64 % des Français estiment que le handicap est « un obstacle au bonheur et à une vie épanouie ». Plus largement, il reste un sujet de méfiance et de malaise pour une grande majorité d'entre eux, et notamment les décideurs politiques. « Cette perception négative ne facilite pas le portage politique et peut expliquer en partie le retard de la France par rapport à d'autres pays », note la sociologue Cindy Lebat, auteure du rapport.

Image dégradée, droits minorés

Très détaillée, l'étude passe en revue tous les travers du regard porté sur les personnes en situation de handicap dans notre pays. Il évoque la « peur du fou » et les préjugés sur sa supposée dangerosité, largement stigmatisée dans les médias ; la persistance d'un modèle envisageant les personnes vulnérables comme « objets de soins » plutôt que comme « sujets de droits » ; l'ambiguïté de postures oscillant entre bienveillance et paternalisme ; ou encore l'image asexuées prêtées aux personnes en situation de handicap, qui les rendrait inapte à toute vie intime et incapable de fonder une famille. Ces stéréotypes pèsent lourdement sur le quotidien des personnes concer-



MOÏSE BOUET
travailleur en Esat, secrétaire national de Nous Aussi

PAROLE D'EXPERT

« Le handicap peut faire peur mais en réalité, on est des personnes comme les autres »

Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ? J'ai 39 ans, je travaille en Esat depuis 20 ans à Bruay-sur-l'Escaut, près de Valenciennes. Je contrôle des pièces pour l'automobile chez un sous-traitant de Toyota. Je vis dans un appartement du foyer d'hébergement au Vieux-Condé. Je suis allé à l'école ordinaire jusqu'au collège. Ensuite, je suis allé en IMPro à Anzin avant de commencer à travailler à l'Esat.

Vous êtes aussi engagé au sein de l'association d'autoreprésentant Nous Aussi...

Oui, je suis membre de la délégation de Valenciennes et administrateur national. Je viens d'être désigné comme secrétaire national. A Nous Aussi, on défend les droits de personnes en situation de handicap.

À titre personnel, vous êtes-vous déjà senti blessé par le regard que l'on peut porter sur vous, sur votre handicap ?

Non, pas vraiment. J'ai un handicap intellectuel qui ne se voit pas. Je m'exprime comme tout le monde... Par contre, à l'Esat, certains de mes collègues sont confrontés à ça, dans les transports, par exemple, parce que leur handicap se voit plus. C'est pour cette raison que le dernier congrès de Nous Aussi a été consacré à ce problème. Parce qu'il est important de faire changer les choses. Plus

on parlera du handicap, plus les gens apprendront à nous regarder autrement. Le handicap peut faire peur mais en réalité, on est des personnes comme les autres. On est tous pareils, il n'y a pas de différence. Il suffit de connaître les gens pour s'en rendre compte. Au congrès, on a parlé du travail par exemple. Pour une personne en situation de handicap, ce n'est pas facile d'être accepté en milieu ordinaire. Alors qu'on a des compétences. Le regard des gens évolue un peu mais il y a encore pas mal de choses à faire.

Comment l'association Nous Aussi travaille-t-elle à faire changer les regards ?

On fait par exemple beaucoup d'interventions dans les écoles. On se présente, explique comment on vit, comment on travaille. Les enfants sont souvent étonnés de découvrir qu'on a une vie comme tout le monde, qu'on vit dans des appartements, qu'on fait plein de choses. On intervient aussi sur le S3A dans des mairies, des lieux publics. Le S3A, c'est symbole blanc et bleu d'Accueil, d'Accompagnement et d'Accessibilité. On fait de la sensibilisation. On raconte nos expériences et on explique nos besoins. Le but, c'est que les gens sachent mieux accueillir les personnes en situation de handicap qui ont des difficultés de compréhension.



© freepick

nées. Ils sont générateurs de situations de rejet, de discriminations et de violences, en particulier en direction des femmes. De façon plus intime, ils sont source de mal-être pour de nombreuses personnes ayant une image d'elles-mêmes considérablement dégradées qui s'interdisent de se projeter, de rêver, d'évoluer dans une société qui les réduit à leur handicap. « *Les préjugés contribuent à minorer les droits des personnes en situation de handicap* », conclut le rapport de la CNDCH pour qui « *une société réellement inclusive doit adopter des stratégies visant à la disparition des stéréotypes négatifs et de toutes les pratiques concourant à dévaloriser, à inférioriser ou à invisibiliser ce public.* »

Reconquérir l'estime de soi

Au-delà de la communication et de la sensibilisation, de nombreux leviers existent pour faire évoluer la perception des personnes en situation de handicap mais aussi et surtout leur permettre de reconquérir leur propre image. C'est l'un des enjeux de l'autodétermination, dont

Un rapport commandé par le Premier ministre

En décembre 2020, Jean Castex, alors Premier ministre, a mandaté la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNDCH) pour évaluer les politiques publiques du handicap et analyser les conséquences des stéréotypes et des préjugés sur la vie quotidienne des personnes en situation de handicap. Cette étude, qui s'appuie notamment sur une enquête, réalisée en ligne en avril 2021 auprès d'un échantillon 2 019 personnes âgées de 18 ans et plus, a mobilisé une quarantaine d'experts. Intitulé *Politiques publiques du handicap - Faire face à la persistance des stéréotypes, préjugés et discriminations*, le rapport, assorti de 27 propositions, a été présenté à Elisabeth Borne en décembre 2023.

Rapport disponible en version intégrale (217 pages), synthèse (50 pages) et version FALC (23 pages) sur www.cndch.fr

l'Unapei a fait l'un de ses objectifs stratégiques. D'autres pratiques, encore assez peu diffusées en France, peuvent contribuer à cette indispensable réhabilitation de l'image de soi : la valorisation des rôles sociaux (VRS), déployée depuis 2018 par l'Adapei 27 (*lire l'article p. 25-27*) ou encore la socio-esthétique, qui commence à s'inviter dans les établissements et services médico-sociaux, et vient de faire l'objet d'une

recherche-action en Normandie auprès d'enfants et d'adolescents (*voir article p. 28-29*). Au sein de l'association d'autoreprésentants Nous Aussi, qui a consacré son dernier congrès à la question, on aborde le sujet avec optimisme. « *C'est fou c'qu'on peut être heureux / Regard'un peu dans mes yeux / Tu sais on pourrait y croire / Et changer de regard* », proclame un poème proposé par la délégation de Valenciennes. ●



Le 22 novembre dernier, l'association était en congrès à Valenciennes (Nord).

NOUS AUSSI VEUT EN FINIR AVEC LES PRÉJUGÉS

En novembre dernier, l'association française des auto-représentants des personnes en situation de handicap intellectuel a consacré son congrès à la thématique du regard porté sur le handicap.

Moqueries, harcèlement, agressions ou simples « regards de travers qui font mal » : parmi les 350 délégués Nous Aussi réunis en congrès à Valenciennes, le 22 novembre dernier, rares sont ceux et celles qui n'ont jamais eu à souffrir de leur différence que ce soit dans une cour d'école, dans la rue ou dans les transports. La question du regard porté sur le handicap par la société – mais aussi par les personnes concernées sur elles-mêmes – était au programme de cette 9^e édition du congrès de Nous Aussi. Les témoignages personnels n'ont évidemment pas manqué au cours de ces échanges, chacun ayant au moins une expérience douloureuse à partager. Mais au-delà des discours et des débats, c'est, comme bien souvent, à travers la chanson que les messages et les revendications les plus fortes ont été exprimés. La délégation de Valenciennes, qui recevait à domicile, a partagé

avec ses hôtes un très beau texte invitant à « *Echanger deux regards - Et changer de regard* ». Les délégations de la Dordogne et de la Creuse, venues en nombre, ont quant à elle choisi de mêler leurs mots en un long slam de plus de 4 mn racontant la souffrance, la colère, mais aussi la fierté, la dignité et le souhait, partagé par tous, de voir la société se libérer de ses idées préconçues et de ses appréhensions face au handicap. « *Je suis handicapé, et toi qui te crois fort - Tu es apeuré, ignorant, désarmé - Face à ce que tu ne connais pas, tu es inquiet.* » « *Regarde-moi tel que je suis*, dit le refrain. *Avec mes travers, mon handicap - Je suis comme tout le monde, comme toi qui me regardes - Je veux être respecté.* » Autre moment fort de cette journée : la projection d'extraits du documentaire *We have a Dream* de Pascal Plisson. Le réalisateur a parcouru la planète pour aller à la rencontre de jeunes qui ont fait le choix de ne pas se contenter de la place

qui leur était assignée, du fait de leur handicap, et sont allés au bout de leurs rêves dans des contextes socio-économiques parfois beaucoup plus défavorables que celui des pays occidentaux.

« *Ce film est pour moi l'occasion d'interpeller nos enfants sur l'inclusion, la différence*, a confié le réalisateur dans une vidéo adressée aux congressistes. *Je veux leur montrer que le handicap peut être une force et les inviter à changer de regard sur certains de leurs camarades avec lesquels ils sont parfois durs ou maladroits* ». Lui-même reconnaît avoir été transformé au contact de ces jeunes français, africains, sud-américain si déterminés à courir, chanter, danser ou, simplement apprendre « comme les autres ». ●

Pour en savoir plus

Le slam des délégations Nous Aussi de la Dordogne et de la Creuse est disponible sur la chaîne YouTube de l'association accessible via <https://nous-aussi.fr/>



VALORISATION DES RÔLES SOCIAUX DANS LA SOCIÉTÉ AVEC LES AUTRES ET COMME LES AUTRES

Depuis 2018, l'Adapei 27 a inscrit la valorisation des rôles sociaux (VRS) dans son fonctionnement. L'enjeu : miser sur les capacités et les points forts des personnes accompagnées, leur permettre de s'autoriser à rêver, plutôt que de les réduire à leur situation de handicap.

Noël Weigel est un citoyen ordinaire de la petite ville de Bernay (Eure). A 47 ans, il mène une vie tranquille en plein centre bourg, dans un deux pièces confortable, réparti sur deux niveaux, juste en face de l'église Sainte-Croix. Tous les matins, il part travailler à une vingtaine de minutes de là. « *J'ai fait 13 ans de blanchisserie, annonce-t-il fièrement en servant le café. J'aime beaucoup mon boulot.* » Pour ses voisins ou les commerçants du quartier, Noël est un peu Monsieur Tout-le-Monde avec qui on échange quelques mots en passant. Pour les fêtes, les jeunes du rez-de-chaussée, « super sympas », sont venus lui offrir des chocolats.

Noël parle de ses vacances à Barcelone, l'été prochain - il vient tout juste d'aller faire refaire sa carte d'identité : mieux vaut s'y prendre à l'avance -, de la voiture sans permis pour laquelle il est en train d'économiser, et de ses compétitions de judo, dont témoignent plu-

sieurs médailles et articles de presse, affichés sur le mur du salon. Du long parcours tumultueux, plein de soubresauts et de ruptures, qui l'a conduit à Bernay, on ne parlera pas. Arrivé à l'Adapei de l'Eure il y a 4 ans, il a avancé, étape par étape. À la Résidence de la Charentonne, foyer d'hébergement situé à deux rues de là, il a d'abord vécu en chambre puis a testé la vie en studio avant d'emménager dans son appartement, loué par l'association. Un parcours « inclusif » exemplaire, marqué par une philosophie toute particulière déployée depuis quelques années par l'Adapei 27: la valorisation des rôles sociaux (VRS).

Une culture du quotidien

Portée par son directeur général, Jacques Serpette, qui en est un fervent promoteur, cette approche, développée en Scandinavie dans les années 1950 et théorisée par le psychologue américain Wolf Wolfensberger, vise à inverser les

processus de dévalorisation sociale qui touchent les personnes vulnérables et à tout mettre en œuvre pour leur permettre d'accéder à une forme de « normalité » (via le travail, la citoyenneté, le logement...) en cessant de les réduire à leur handicap ou à leurs incapacités supposées. « *En 2018, tous les acteurs de notre association ont tenu à inscrire la VRS dans notre projet associatif, explique Jacques Serpette. L'enjeu est de transformer le quotidien des personnes accompagnées pour leur redonner leur juste place dans la société, avec les autres et comme les autres* », résume Jacques Serpette. Une idée simple et de bon sens qui exige toutefois de repenser l'accompagnement et d'adopter de nouvelles postures. « *La VRS, c'est une culture du quotidien, une somme de petites actions, d'attitudes, une façon de faire qui nous amène à développer les relations les plus ordinaires possible avec les personnes accompagnées* », complète Thomas Savalle. Moniteur

>>>



Un ouvrage référence pour comprendre la VRS

En France, la découverte de la valorisation des rôles sociaux doit beaucoup au canadien Raymond Lemay qui a notamment contribué à diffuser les travaux du psychologue Wolfensberger depuis les années 1990. Cet ancien directeur d'associations de solidarité est le fondateur de l'Association internationale pour la VRS. En 2018, il a publié un livre d'entretiens avec Laetitia Delhon, *Valoriser les rôles sociaux, une dynamique pour l'inclusion* (Presses de l'EHESP), ouvrage de référence qui explicite les principes et les enjeux de la démarche.

26 • GRAND ANGLE

d'atelier à l'Esat du Coudray, où travaille Noël, il a été formé à cette pratique comme une grande partie des professionnels de l'association. « *Les camionnettes blanches marquées Adapei qui véhiculent les personnes, les casquettes jaunes pour les repérer lors de sorties, le tutoiement systématique, tout cela, c'est terminé ! Il n'est plus question d'enfermer les personnes dans leur handicap même si nous nous y adaptons en permanence puisque c'est notre métier* ». Ancien professionnel de l'insertion aujourd'hui directeur de l'Esat, Younès Ouazir s'est immédiatement reconnu dans cette approche. « *Quand on s'inscrit dans cette dynamique au quotidien, les personnes changent de regard sur elles-mêmes. Beaucoup sont encore très « institutionnalisées » dans leur tête. En les considérant positivement, en les responsabilisant, en valorisant systématiquement leurs qualités et leurs compétences, on les fait avancer et surtout, on leur ouvre le champ des possibles.* »

Décrocher les étoiles

Préalable à l'autodétermination, la VRS constitue, selon ses défenseurs, un pas décisif vers l'affirmation des droits des personnes accompagnées, à commencer par le plus fondamental de tous : celui de s'autoriser à rêver et à se projeter dans l'avenir. C'est tout l'enjeu de la méthode PATH (« chemin » en anglais). Importée du Canada, elle revisite totalement la manière de définir le projet d'accompagnement personnalisé. « *Tout part de la personne, de ses envies : c'est elle qui a la main sur ce qui va être décidé* », explique Clémence Guérin qui a expérimenté cette méthode sur les deux foyers d'hébergement de Bernay avant de former les professionnels de l'association. L'objectif consiste à inviter chaque personne à formuler un rêve, une envie (faire un voyage, passer son



« Comme parents, nous avons beaucoup progressé grâce à la VRS. C'est aussi ce qui m'a donné envie de m'engager à l'Adapei 27. Placer la personne au cœur de l'association, lui donner la parole, c'est ça qui permet d'avancer. » **Jean Michel Lelouard, père de Maxime**

permis, rencontrer une star...), représentée sur le papier sous la forme d'une étoile à atteindre, puis à l'aider à concrétiser son projet ou à s'en rapprocher le plus possible. Le point de départ de la démarche est un rendez-vous convivial, organisé dans un lieu de son choix – souvent hors établissement – auquel elle convie qui elle souhaite : amis, ancien éducateur, frère, sœur, éventuellement parent, mandataire, professionnel... Chacun, à commencer par la personne elle-même, aura une part active à jouer dans la réussite du projet. Un professionnel référent, librement choisi, et un représentant de la direction, seront garants du suivi. « *Au fur et à mesure de l'échange, on dessine une frise sur laquelle sont représentés les points forts de la personne, les éléments facilitateurs, les différentes étapes et les actions à*

réaliser par chacun pour atteindre l'étoile », détaille Clémence Guérin. Le document est illustré pour être bien compris. Il servira de guide tout au long du projet. A l'instar d'un grand nombre de personnes accompagnées par l'Adapei de l'Eure, Noël Weigel s'est inscrit dans la démarche, il y a quelques années. A l'époque, la méthode PATH l'a mis en mouvement pour changer d'Esat – il travaillait alors dans un établissement d'une autre association –, ce qui a été réalisé dans l'année qui a suivi.

Les parents aussi valorisés

À Evreux, Jean-Michel Lelouard, vice-président de l'association, s'est lui aussi plié à l'exercice à l'invitation de son fils, Maxime, 24 ans. « *Quand on m'a expliqué que cette réunion aurait pu se faire sans moi*



Photo de gauche : Cuisinier à l'Esat de Bernay (ici avec le directeur Younès Ouazir), Victor Aublé rêve d'ouvrir un jour son propre foodtruck. **Photo du haut :** Adeptes du judo, Noël Weigel évoque fièrement ses performances en championnat de France. **Photo du bas :** Jean-Michel Lelouard confie avoir redécouvert son fils Maxime grâce à la méthode PATH.



s'il en avait décidé ainsi, je n'ai pas été follement enthousiaste ! Mais j'ai fini par comprendre que c'était de sa vie, de ses choix qu'il était question. C'est lui le meneur, pas nous ! » Au cours de l'échange, ce père, pourtant attentif, a découvert à son fils des préoccupations qu'il n'aurait jamais soupçonnées : avoir une copine, fonder un jour une famille... « *Quand il a voulu prendre un appartement, j'ai aussi pris conscience qu'il avait grandi sans nous et s'était préparé avec les professionnels qui l'accompagnent. C'était il y a un an et c'est une réussite à 100 %.* »

Pour Jean-Michel Lelouard, la VRS valorise aussi les parents. « *Cela nous fait énormément progresser. On change notre manière de voir, on avance en même temps que notre fils. Pouvoir parler de lui avec fierté, raconter son parcours, son travail à la chocolaterie de l'Adapei, ne plus se cacher... Pour des parents d'un enfant "différent", c'est extraordinaire !* » ●

C'EST MON HISTOIRE « Pas question de se mettre en retrait : c'est nous qui ferons bouger les choses ! »

Quand les enfants sont tout petits, leur différence ne se voit pas. Au pire, on les regarde comme des enfants « mal élevés » parce qu'ils n'ont pas le bon comportement. Je me souviens de certains regards de reproches qu'on m'adressait dans le bus... On considérait que je n'étais pas capable de gérer mes deux filles, toutes



**SAMIRA CHASSAING,
MÈRE DE LAURALEE (21 ANS)
ET LUTÈCE (22 ANS)**

deux en situation de handicap. Les gens n'ont aucune idée de ce que nous vivons, de ce que nous portons. Il faudrait les sensibiliser, expliquer... Quand arrivent les années d'école, alors là, tout bascule. Alors que toutes les familles préparent le cartable, les beaux habits neufs, vous vous retrouvez relégué à la paperasse, aux dossiers MDPH et au refus de voir votre enfant accueilli en classe ordinaire. Ce n'est pas une discrimination franche et directe. C'est beaucoup plus insidieux. Quoiqu'il en soit, vous réalisez que vous n'êtes pas un parent comme les autres. C'est un

vrai coup de massue. Je me revois à l'époque où l'une de mes filles était scolarisée une heure par semaine. Je ne prenais même pas la peine de repartir : j'attendais devant l'école avec un livre. Je ne croisais même pas les autres parents. Je me sentais mise à l'écart, comme ma fille. Avec les années, on se fabrique une carapace. Aujourd'hui, je me sens totalement imperméable. Le contact avec d'autres parents qui vivent la même chose que vous permet de relativiser. De ce point de vue, la vie associative m'a beaucoup apporté. Pourtant, au départ, on ne s'engage pas forcément par plaisir. Quelque part, on est obligé de le faire parce qu'on a un combat à mener pour nos enfants. Il n'est pas question de se mettre en retrait. C'est nous qui faisons la société, c'est nous qui ferons bouger les choses. C'est à nous qu'il appartient de rendre nos enfants visibles tels qu'ils sont !

Adapei 27

433, rue Jean-Monnet - 27000 Evreux
Tél. : 02 32 62 23 60 - contact@adapei27.fr



Pour les enfants et les adolescents, la socio-esthétique est un moyen de retrouver confiance en soi et d'accepter le regard des autres. © FLORENCE LEVILLAIN

SOCIO-ESTHÉTIQUE

CHERCHER L'ESTIME DE SOI DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Une cinquantaine d'adolescents et d'enfants en situation de handicap ont participé à un projet de recherche de la sociologue Camille Couvry. L'objectif : montrer les effets bénéfiques de la socio-esthétique dans les démarches d'inclusion de ces jeunes.

S *e sentir bien, se sentir beau, se sentir confortable...* » Pendant six mois, en 2021, Florent, Nisa, Tom, Rachel et une cinquantaine d'autres jeunes en situation de handicap de l'agglomération de Rouen ont expérimenté les bienfaits de la socio-esthétique. Accompagnés par leurs enseignants, leurs éducateurs et une petite équipe de socio-esthéticiennes, ils ont suivi un cycle de huit ateliers au cours desquels ils ont pu découvrir, de façon participative et interactive, l'intérêt de prendre soin de soi à travers différentes pratiques telles que les massages, l'automassage, les soins du visage, des mains... Ces ateliers se sont déroulés sous le regard de la sociologue Camille Couvry, à l'initiative de ce projet de recherche porté par l'Institut départemental de l'enfance, de la famille et du handicap pour l'in-

sersion (IDEFHI), une structure publique gérant plusieurs établissements et services médico-sociaux en Normandie. « *Il s'agissait d'analyser l'expérience que les jeunes ont pu faire de ces ateliers et d'observer, plus largement comment ces activités peuvent être bénéfiques en termes de bien-être, d'estime de soi dans le cadre des démarches d'inclusion scolaire ou pré-professionnelles* », explique la chercheuse dans le reportage vidéo réalisé tout au long du projet (voir encadré).

Se réapproprier son corps et son image

Âgés de 8 à 19 ans, les jeunes participants, porteurs de troubles du développement, du comportement ou de troubles spécifiques du langage et des apprentissages, font tous, à des degrés divers, l'expérience du milieu ordinaire. Une immersion

qui les renvoie, de façon parfois brutale, à leur propre image. Ce vécu, particulièrement sensible pour des enfants et plus encore pour des adolescents « différents » en pleine transformation physique, n'est pas sans répercussion dans la construction de leur identité et la réussite de leur inclusion scolaire et sociale. Développée dans les années 1960 en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis et importée en France une décennie plus tard, la socio-esthétique s'adresse précisément à des personnes fragilisées, atteintes dans leur intégrité physique ou psychique, ou socialement précarisées. Les enjeux sont multiples : « *Se réapproprier son image, retrouver confiance en soi, se reconnecter à son corps, accepter de se regarder dans un miroir et accepter le regard des autres* », énumère Marion Richard, l'une des socio-esthéticiennes mo-



bilisés. La dimension collective a aussi son importance. « Parfois, les élèves se confient. Ils nous disent qu'ils ne se sentent pas forcément bien dans leur corps. Ils entendent aussi quelquefois des moqueries. Le fait de vivre ces ateliers avec le groupe classe les conduit à se rendre compte que certaines choses qui leur font mal sont partagées par d'autres », explique Soizic Bourges, enseignante spécialisée à l'IME Le Chant du Loup de Canteleu.

Des tutos et des ressources accessibles

Dévoilés en novembre dernier, les résultats des observations réalisées ont mis en lumière les nombreux bénéfices de la démarche pour les jeunes impliqués, en comparaison avec un groupe témoin n'ayant pas participé aux ateliers. Tous ont progressé dans la découverte d'eux-mêmes à travers leurs rapports au corps et aux sensations corporelles, mais aussi dans l'apprentissage de gestes et de techniques de soins corporels et d'hygiène. Les différentes activités proposées les ont par ailleurs amenés à faire l'expérience du bien-être « corporel, sensoriel, interactionnel et émotionnel » et à amorcer un apprentissage de la gestion de leurs émotions susceptible d'être transposé dans d'autres environnements et à d'autres moments de leur quotidien. Autre élément positif : l'instauration, au fil des ateliers, d'une véritable dynamique de groupe entre les élèves mais également avec les professionnels, qui ont pu enrichir leurs pratiques. Ils ont vécu ces moments comme autant de respirations salutaires dans leur quotidien professionnel. L'étude souligne enfin l'importance de la réappropriation de certains éléments de la démarche par les jeunes grâce à la dimension participative du projet. Non content d'apprendre des gestes et des tech-



Des soins, des massages, pour vivre une expérience « corporelle, sensorielle et émotionnelle ». © AUDREY GUYON

niques pour eux-mêmes, ils ont réalisé huit capsules vidéo sous forme de tutoriels dans lesquelles ils partagent les connaissances acquises : fabriquer son propre gel douche, acquérir les bons réflexes d'hygiène au quotidien, réaliser un soin du visage... C'est là aussi l'une des spécificités du projet, inscrite dans le cahier des charges de la Firah (Fondation internationale de la recherche appliquée sur le handicap), principal financeur avec le groupe

Loréal : restituer les résultats de la façon la plus accessible possible et proposer des ressources directement utilisables par des professionnels, des proches voire des personnes en situation de handicap. ●

Pour en savoir plus - L'intégralité des résultats et des ressources produites dans le cadre du projet de recherche est disponible sur le site www.firah.org (rub. « Résultats & Productions des recherches soutenues »).

Une association de promotion de la socio-esthétique

Le projet de recherche IDHEFI/Firah a été présenté en novembre à Paris au cours du 7^e congrès du CODES (Cours d'esthétique à option humanitaire et sociale). Cette association, créée en 1978 et implantée au sein du CHRU de Tours réunit des professionnels issus des milieux médicaux et sociaux, convaincus de l'importance de la prise en charge du corps et de la nécessité de professionnaliser les interventions socio-esthétiques. Elle assure la promotion de cette discipline, forme des professionnels au titre d'État de socio-esthéticien(ne)s et les accompagne dans la mise en place de projets au sein d'établissements médicaux, médico-sociaux et sociaux. Dans plusieurs régions, ces professionnel(le)s se sont réuni(e)s en associations pour échanger sur leurs pratiques et promouvoir leur métier. Après avoir investi le domaine médical, notamment auprès de malades du cancer, cette spécialité se déploie de plus en plus dans le champ social et médico-social. En 2020, en pleine crise du Covid-19, l'Unapei l'a intégrée dans un dispositif national intitulé « Répit et bien-être : se réapproprier son corps », mis en place à l'intention des personnes en situation de handicap et de leurs familles. ●

Pour en savoir plus sur le CODES : <https://socio-esthetique.fr/>